L'anglais tel qu'on le parle

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **14 (1946)**

Heft 9

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-569045

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'anglais tel qu'on le parle

Cette charmante petite nouvelle estivale nous a été envoyée pour le numéro d'Août. Par manque de place nous ne pouvions l'insérer plus vite, ce dont ce bon Bichon voudra bien nous pardonner. Nous ne doutons pas que nos lecteurs ne la goûteront pas moins pour cela.

La Rédaction.

J'étais seul à la charcuterie cet après-midi-là, et j'époussetais les boîtes de conserves d'une main alanguie de chaleur, tout en jetant parfois un coup d'oeil paresseux sur la placette presque déserte. Le thermomètre indiquait 27° à l'ombre, si bien que tout était en transpiration autour de moi, depuis la tête de veau jusqu'au jambon modèle, et surtout les cervelas tout luisants de graisse et de tiédeur. Seuls les salamis, roulés de frais dans la farine bise, et qui pendaient nombreux dans la vitrine, paraissaient réfractaires aux effets torides du soleil estival. Qu'ils étaient appétissants, ces gros salamis tessinois, longs d'au moins 50 centimètres, et joliment enrobés d'une collerette multicolore! Ils étaient si appétissants, qu'ils tapèrent dans l'oeil d'un petit groupe de jeunes permissionnaires américains qui passaient d'aventure par-là. Aussi de beaux gars, ma foi, ces soldats du Nouveau-Monde que le ciel m'envoyait à admirer, enfants par leur rire sans rime ni raison, hommes par la longueur de leurs jambes bien fendues. Arrêtés comme des écoliers devant la vitrine, ils faisaient semblant de manger, et travaillaient ferme de leurs grandes mâchoires sainement dentées, pour bien me faire comprendre combien mes trésors de charcuterie exitaient leur insatiable gloutonnerie de jeunes gens en pleine époque de pousse. Et toute cette gymnastique faciale, accompagnée de propos que je devinais fort joyeux, et de grosses claques dans le dos.

Vous pouvez croire, ami lecteur, si mon oeil s'était allumé tout-à-coup, et avec quelle fièvre je déshabillais... du regard ces apollons modernes, peut-être plus parfaits que les antiques, parce que plus sportifs. Je pris machinalement la plus belle pièce de ma collection de salamis, et derrière le verre de la glace je fis le geste de la leur tendre — geste plus irréfléchi qu'autre chose, je l'avoue. Ni une, ni deux, le plus effronté du groupe passa la porte, et se mit au garde-à-vous devant moi, en me fixant de son regard rieur et interrogateur. Lui donnerai-je vraiment le gros salami d'au moins 10 francs, que maintenant je tenais bêtement par la ficelle? Ou bien, faisant machine arrière, lui tendrai-je modestement un salametti de quinze sous? Qu'auriez-vous fait à ma place, ô ! vous qui me lisez ... peut-être? Pour moi, je n'hésitai pour ainsi dire pas un instant. Et sans même emballer le gros salami, dont la forme heureuse, et ronde, et longue remplissait si bien ma main, je le mis dans celles bien ouvertes de „mon" soldat, auquel je fis (peut-être par esprit de compensation et afin d'en avoir, comme on dit, pour mon argent) une déclaration d'amour irréfléchie, mais en bonne et due forme, et passionnée autant que véhémente.

Le brave garçon ne devait assurément pas comprendre le français — heureusement pour moi, peut-être? Car il me regardait maintenant d'un oeil interrogateur et curieux, se demandant au monde ce que je pouvais bien lui vouloir. Quant à moi, mis en rut par tant de masculinité, je lui disais, je lui criais qu'il était beau, et grand, et fort, et tout, et tout, qu'il me plaisait infiniment, que je le chérissais déjà de tout mon coeur assoiffé de désirs malsains, que j'aurais plaisir à l'adorer comme un dieu, à le servir comme un maître, qu'il était „mon lion superbe et généreux", que mon coeur était à ses pieds et ma bouche à sa ceinture, que j'aurais aimé égarer mes lèvres avides dans ses blonds cheveux légèrement ondulés et presser sur mon coeur le grand coffre de son coeur, si vaste que mes bras n'en auraient assurément pu faire le tour. Je parlais, je parlais, je devenais presque éloquent, comme un amant qui ne se contrôle plus, je divaguais même un brin, je disais des choses peut-être horribles pour certains, mais merveilleuses pour d'autres, je clamais ma passion, ma fringale d'amour aussi violente que subite, je ne me reconnaissais plus moi-même. Mais comme je n'accompagnais mon épithalame d'aucun geste révélateur, mon gracieux interlocuteur n'y comprenait goutte, et continuait à me sourire d'un air presque d'acquiescement. Il remarquait bien que j'avais une violente poussée de température, mais il n'en saisissait pas la cause; et moi, j'étais sans courage pour éclairer sa lanterne.

Ayant enfin repris un peu mes esprits, et sachant que les meilleurs plaisirs sont les plus courts, j'ouvris la porte à mon bel oiseau du paradis, en lui envoyant amicalement de la main un petit baiser tout innocent. Il me répondit de même, me remercia encore en anglais — du moins je le suppose, puisque je ne comprends pas cette langue — rejoignit ses camarades restés dehors, qui imitèrent „mon" soldat en gestes et en paroles; puis tout le petit groupe, salami en tête, disparut au coin de la rue. Adieu, veau, vache... cochon! Il ne me restait plus, avec mes yeux pour pleurer l'occasion manquée, et le souvenir immortel pour moi de ces dix minutes de merveilleux tête à tête, que de travailler ferme tout un jour, pour récupérer et payer au patron les 10 francs de marchandise dont je venais de disposer si princièrement, pauvre de moi!

Mais baste, si j'ai pu faire plaisir à quelques beaux garçons affamés, et si quelque part dans le Far-West un libre enfant des prairies trouve une seconde pour raconter un soir aux amis, entre mille autres aventures de guerre, celle de cet original très bavard et très nerveux qui lui fit don d'un salami, en accompagnant sans doute le cadeau d'incompréhensibles et interminables souhaits de bon appétit et en ajoutant encore une drôle d'histoire abracadabrante et héroïque, celle de Guillaume Tell peut-être, tant le bonhomme suisse parlait vite et avec fougue.

Nous sommes et nous resterons d'éternels incompris, vous dis-je!

Bichon.